

Jacques Pichard – *L'Allégorie de la caverne. Analyses et propositions. Plaidoyer pour une musicologie de l'imagination*, 2024.

Dès l'abord, je retiens le concept remarquable de « musicologie de l'imagination ». Jacques Pichard est, probablement, le seul chercheur francophone à suggérer une telle possibilité tant elle pourrait sembler relever de l'oxymore, tout au moins en langue française. C'est bien pour cela que je comprends le mot "*imagination*" bien davantage en anglais qu'en français. Nous le devons, en effet, au peintre, graveur et poète londonien William Blake (1757-1827) qui associait, par analogie, l'*Imagination* à Dieu et Jésus : « *The Eternal Body of Man is The Imagination, that is, God himself, The Divine Body, Jesus : we are his Members* ». En ce sens, le travail, l'étude et la réalisation de cet ouvrage relèvent bien de l'imagination et non de la fantaisie, du dogme ou de la pure spéculation intellectuelle. Jacques Pichard fait essentiellement œuvre d'hymnologue, une discipline trop souvent rétrécie sinon inconnue dans le monde francophone qui ne se montre généralement guère friand de la recherche des sources.

En réalité, Jacques Pichard va beaucoup plus loin lorsqu'il y associe la philosophie platonicienne. Il introduit encore l'histoire dans sa dimension commémorative avec la publication, en 1524, de trois *Gesangbücher* fondamentaux, sources d'une grande partie de la musique occidentale. Il en extrait des exemples caractéristiques que la recherche n'a pas toujours traités avec la plus grande exemplarité spirituelle. De ce fait, il explique, avec précision, tout en réorientant vers la signification. Il s'agit donc, de surcroît, d'une démarche herméneutique dans sa dimension la plus noble qui puisse être. Autrement dit, de la signification. Chemin faisant, il met en question la paternité du *Vater unser* luthérien (1535/39) que, selon la convention musicologique, Felix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847) aurait traité pour sa *Sixième Sonate pour orgue, opus 65* (1844). Jacques Pichard a beaucoup d'humilité face à l'immensité de ces problématiques et de leur complexité. Il ne veut pas se situer à travers un héritage malmené. Son esprit critique le conduit à formuler des hypothèses de travail stimulantes. Pour cela, il comprend bien qu'il importe de distinguer foi et croyance, esprit et intellect.

Je suis impressionné par sa connaissance des sources de l'hymnologie luthérienne. En consultant son index, j'y vois apparaître, entre autres, des noms de mélodistes, de compositeurs, de théologiens, d'éditeurs qui me sont chers. C'est bien la première fois qu'ils sont ainsi réunis dans un ouvrage de langue française. Grâce à leur évocation, nous commençons à sortir de la caverne et à entrevoir la lumière.

L'architecture du livre est originale. Le narthex comprend une préface reconnaissante, un avertissement judicieux au lecteur, et un avant-propos qui incite à poursuivre le cheminement. L'*Urkantor* Johann Walter (1496-1570) – l'une des figures les plus extraordinaires de la musique allemande et proche collaborateur de Martin Luther (1483-1546) – y est notamment évoqué. Son rôle en la matière fut considérable et déterminant. Puis, au fil de la lecture, nous pénétrons dans la nef où se trouvent réunies les imaginations théologique et mélodique. L'auteur poursuit avec un exemple significatif et émouvant emprunté à Dieterich Buxtehude (*ca* 1637-1707), son *Praeludium* en *Mi* Majeur, BuxWV 141, exemple sonore associé aux Piétismes, c'est-à-dire à ces mouvements issus du Luthéranisme sous des formes diverses et complémentaires telle que la *Frömmigkeitsbewegung*. Jacques Pichard cite, à juste titre, l'étonnant Johann Arndt (1555-1621), auteur inspiré du *Paradiesgärtlein* (1612). Il se réfère, de même, au théologien Philip Jakob Spener (1635-1705) tout en précisant que ce dernier n'est pas l'unique représentant de ce courant au demeurant très complexe tout autant que nécessaire après l'abandon relatif de la pensée luthérienne.

La nef est immense. Elle me fait penser à celle, infinie, de la merveilleuse Cathédrale de Lincoln, en Angleterre. Suit, donc, un premier *Intermezzo*, historique et généalogique, dont la conclusion me ravit, Jacques Pichard ressentant « l'irrépressible envie d'en nettoyer les vitres ».

Le Troisième chapitre aborde un sujet essentiel bien que très rarement envisagé : l'*Acht-Lieder-Buch* originel publié, à Nürnberg, en 1524, par Jobst Gutknecht (*ca* 1480-1542). L'importante et exhaustive analyse, textuelle et iconologique, de la page de titre est passionnante d'érudition et de

finesse. En cela, je suis particulièrement sensible à la valorisation symbolique offerte généreusement par Jacques Pichard. Il sait mettre tous ces éléments en perspective et nous aide à en comprendre les tissages multiples.

Le chapitre suivant, particulièrement développé, nous introduit à l'organiste et compositeur Heinrich Albert (1604-1651), de Königsberg, auteur d'un *Lied* spirituel, genèse et exégèse du Psaume 42 (*Freu dich sehr, O meine Seele*), sous la forme enthousiaste du *Morgenlied*. Apparenté à Heinrich Schütz (1585-1672), proche du *Thomaskantor* Johann Hermann Schein (1586-1630), Albert nous introduit au terrible contexte historique de la Guerre de Trente Ans (1618/48). Jacques Pichard, chroniqueur avisé, nous plonge ici dans une remarquable période de l'hymnologie allemande du XVII^e siècle, troisième source, musicale autant que poétique, pour la création de Johann Sebastian Bach (1685-1750). Encore une fois, j'y vois figurer des noms aussi emblématiques que, par exemple, les poètes Martin Opitz (1597-1639) ou Simon Dach (1605-1659). Les cercles poétiques furent, de toute évidence, un magnifique antidote à la violence de l'époque. Cette partie traite aussi « de l'intelligibilité des textes », d'autant plus essentielle qu'il s'agit d'entrer dans un monde d'une incroyable richesse, celui de cette féconde langue allemande pour laquelle symboles et allégories – qu'il ne s'agit pas de confondre – s'interpénètrent en permanence.

Le second *Intermezzo* évoque la fameuse date du 24 octobre 1648 où les accords de Westphalie furent signés à Münster et à Osnabrück. Dans le même temps, le très courageux Schütz publiait, à Dresde, l'émouvant premier volume de sa *Geistliche Chormusik*. L'organiste et *Kantor* de Mühlhausen, Johann Rudolf Ahle (1625-1673), faisait paraître un traité de chant choral. L'évocation du tragique Johann Crüger (1598-1662), *Kantor* de la *Nikolaikirche* de Berlin, me touche particulièrement. Il avait édité, en 1647, sa magnifique *Praxis pietatis melica*. Le chrétien était invité à s'intérioriser. *Christ* devenait *Jesu*, celui que glorifiera justement Blake quelque cent cinquante ans plus tard de l'autre côté de la Manche. Du « Wir » l'homme de foi passait au « Ich ».

Le Cinquième chapitre s'engage sur un terrain périlleux dans la mesure où Jacques Pichard pose la question essentielle de la source pour la Sixième Sonate pour orgue de Mendelssohn. Il faut lire attentivement sa thèse tant elle nous oxygène. La personnalité du compositeur – fort admiré en Angleterre où il s'est rendu dix fois au cours de sa brève existence – est d'abord évoquée grâce à la peinture, celle d'un portrait réalisé, en 1844, par Wilhelm Hensel (1794-1861), beau-frère de Felix. Jacques Pichard introduit le riche substantif féminin *Sehnsucht* tout en l'expliquant. Il est certain que ce terme convient particulièrement à Mendelssohn dont maints aspects de la personnalité demeurent mystérieux, énigmatiques. Pour étayer sa thèse, l'auteur développe progressivement sa pensée tout en aidant son lecteur à en comprendre toutes les dimensions, psychologique, historique, hymnologique et musicologique. Impressionné, je ne peux qu'être convaincu.

La conclusion rend hommage à des personnalités singulières pour lesquelles Jacques Pichard exprime, ainsi, sa reconnaissance, en toute humilité. D'utiles annexes complètent le livre. J'aurais aimé que ce dernier ait pu susciter l'intérêt d'un éditeur. Hélas, cela n'a pas été le cas. Cela en dit long sur l'état de non culture qui règne de plus en plus dans ce monde détraqué et confus. En tous les cas, je le recommande chaleureusement tout en étant reconnaissant à Jacques Pichard de nous avoir offert un tel cadeau qui nous aide à vivre.

James Lyon